

voyage. Puis, quand ils la virent inébranlable dans sa résolution, ils ne purent soutenir la pensée qu'elle allait peut-être profiter toute seule du voyage, tandis qu'eux-mêmes en seraient pour tant de fatigues et de dangers inutilement supportés.

De nouveaux renseignements vinrent d'ailleurs raviver l'espoir des héritiers Novéal. Cette fois il s'agissait, non plus de probabilités, mais bien de certitudes.

Poussé par l'intérêt que lui inspirait le courage et le dévouement de Mme Bartelle, M. M... avait écrit et fait écrire de tous côtés pour obtenir des renseignements au sujet de M. Gaspard Novéal et du capitaine.

En ce moment, le parent de M. M..., le célèbre docteur L..., qui avait longtemps habité Litourbarouba, à deux cents milles au nord de Kuruman, en train de faire son admirable voyage de Saint-Paul de Loanda à Quilimané. Il avait laissé parmi les sauvages des divers pays qu'il avait parcourus une réputation de droiture et de bienfaisance qui rejaillissait sur tous les Européens établis dans cette partie de l'Afrique.

Pendant le séjour de Juliette et des Martigné à Kuruman, le docteur M.... reçut plusieurs lettres du docteur L....

Dans une de ces lettres, ce dernier racontait que tandis qu'il longeait les bords du Zambèze pour se rendre à Quilimané, en traversant le pays des Bimbés, il avait entendu parler d'un blanc prisonnier chez les Batongas, peuplade belliqueuse qui habite à soixante milles environ du Zambèze sur la rive gauche. Il n'avait pu se procurer de renseignements bien précis à cet égard, mais d'autres sauvages avaient confirmé les assertions des Bimbés. Un d'eux lui avait vendu pour un fusil et quelques verreries une preuve évidente de la présence de cet étranger sur les bords du Zambèze. C'était une montre à secondes, toute brisée il est vrai, car le sauvage à qui elle appartenait, et qui l'avait achetée d'un Batonga, la portait suspendue à sa coiffure en guise d'ornement.

Craignant de succomber dans le périlleux voyage qu'il avait entrepris, et désirant qu'on pût secourir ce Français prisonnier des Bashoukoulamps, s'il vivait encore, le docteur L... envoyait la montre à son confrère, afin que M. M... essayât de se procurer des renseignements sur leur malheureux compatriote.

Cette montre, que le messenger makololo remit fidèlement à M. M... portait sur sa boîte en or les initiales H. B., qui étaient bien celles de M. Henri Bartelle.

Après avoir eu soin de préparer Juliette à cette importante nouvelle, M. M... présenta cette montre à la jeune femme.

Juliette n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour reconnaître la montre de son mari. Malgré toutes les précautions du bon missionnaire, la secousse qu'elle éprouva fut si vive qu'elle resta plus d'une heure sans connaissance.

En outre de cet indice précieux, la lettre, ou plutôt le journal de M. L..., contenait encore divers renseignements fort importants pour la famille Martigné. Dans un passage écrit deux mois plus tard, et daté de Baroma, le docteur L... racontait que dans sa route on lui avait parlé plusieurs fois d'un sorcier blanc très-célèbre qui existait chez les Batongas, peuplade de la rive gauche du Zambèze, non loin des mines d'or de Mazanzoué.

M. L... n'ayant malheureusement appris ces circonstances que longtemps après avoir traversé le pays des Batongas, il n'avait pu faire de recherches relativement à ce blanc, dont il regardait

l'existence comme certaine, mais sur lequel il lui était impossible de donner aucun autre renseignement.

Seulement, en renvoyant dans leur tribu les deux fidèles Makolos porteurs des lettres du docteur L... à M. M..., il les avait chargés de faire tous leurs efforts pour recueillir quelques renseignements plus précis lorsqu'ils repasseraient par Mazanzoué.

Plus heureux que le missionnaire, parce qu'on se défiait moins d'eux, les Makolos parvinrent à se procurer les renseignements que désirait le docteur L... Un d'eux aperçut même le blanc dont on avait parlé à ce dernier.

On l'appelle Tamanou, dit le Makololo à M. M... Il est le premier médecin des eaux (ceux qui sont censés avoir le pouvoir de faire tomber la pluie) et le sorcier le plus redouté de la tribu. Il demeure habituellement à la cour de Mbourousemé, le roi de cette portion des Batongas; mais dès qu'on avait appris l'arrivée d'un autre blanc, on l'avait envoyé à quarante milles du Zambèze pour éviter qu'il ne fût reconnu par son compatriote. C'était un beau vieillard habillé comme les Batongas et très-brun pour un Européen. Il lui manquait les deux oreilles, et ses pieds avaient été mutilés de telle façon qu'il pouvait à peine les appuyer à terre. Ce traitement lui avait été infligé pour le punir de ses tentatives d'évasion et le mettre dans l'impossibilité de recommencer.

XXXII.

En voyant arriver les messagers Makololos, il avait fait son possible pour s'approcher d'eux; mais Mbourousemé avait aussitôt envoyé des hommes pour l'empêcher de leur parler. Malgré toute la surveillance dont on l'entourait, Tamanou était parvenu à faire remettre à un Makololo une amulette, ou *grigri*. Le sorcier lui avait fait dire en même temps de garder précieusement cette amulette, attendu que les blancs la lui achèteraient fort cher.

M. M... se fit aussitôt montrer l'amulette, que le Makololo avait caché jusque-là avec un soin minutieux. Patient et méfiant comme le sont tous les sauvages, celui-ci voulait avant tout faire son prix, et comme il attachait d'autant plus de valeur à l'amulette que les blancs semblaient la désirer plus vivement, le marché fut assez long à conclure.

Ainsi que s'en doutait M. M..., la prétendue amulette n'était qu'une ruse employée par l'Européen pour que le Makololo conservât précieusement son cadeau. C'était tout bonnement un sachet en peau attaché à un morceau de bois grossièrement tourné et représentant une tête de singe. Au grand désappointement des Européens, qui avaient espéré découvrir quelque trace de leur compatriote ou quelque indice de sa nationalité, ils ne trouvèrent dans ce sachet que deux ou trois petits cailloux et quelques herbes desséchées.

—Attendez, dit M. M... en reprenant le sachet, que Clémence examinait en ce moment.

Il prit une brosse et se mit à frotter le sachet qu'il débarrassa ainsi de l'enduit noirâtre provenant de la poussière, du soleil et de la sueur du Makololo.

—Je vois quelque chose d'écrit ! s'écria-t-il tout à coup, s'arrêtant au milieu de la besogne et approchant le sachet de ses yeux.

On se précipita vers lui.

—Attendez ! dit-il encore ; oui, voici un D., puis un E..., puis un C...

—Et puis ?

—On ne voit plus rien, mais le reste du mot doit